



La Première Guerre mondiale 1914-1918

CHAPITRE

2

À l'été 1914, le système d'alliances établi avant la guerre constitue l'engrenage qui entraîne les sociétés européennes dans la guerre. Rappelons les dates importantes de cet été 1914.

Le 28 juillet, l'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie. Le 29 juillet, la Russie organise une mobilisation partielle de ses troupes en appui de son allié serbe. Elle menace la Russie d'intervenir si elle ne fait pas marche arrière. Le lendemain, la Russie lance son ordre de mobilisation générale auquel l'Allemagne répond, le 1^{er} août, par une déclaration de guerre. Le 2 août, le gouvernement allemand demande à la Belgique de laisser passer ses troupes; la Belgique refuse. Le 3 août, l'Allemagne déclare la guerre à la France alliée de la Russie. Le 4 août, la violation de la neutralité belge provoque l'entrée en guerre du Royaume-Uni aux côtés de la France et de la Russie. Désormais, l'Europe est plongée dans un conflit généralisé qu'elle n'a peut-être pas voulu mais qu'elle n'a pas su éviter.

L'AUTOMNE 1914: L'ÉCHEC DE LA GUERRE COURTE

Au moment où la guerre commence, à l'été 1914, tous les gouvernements des pays belligérants sont convaincus qu'elle sera de courte durée. L'empereur allemand, Guillaume II, a d'ailleurs promis à ses soldats qu'ils reviendront avant la chute des feuilles! Les plus pessimistes prévoient un retour à Noël.

LES PLANS DE GUERRE

Le plan de guerre de l'Allemagne — qui doit combattre sur deux fronts — a été établi par Alfred von Schlieffen, chef du Grand État-Major de 1891 à 1906 (ensuite remplacé par Helmuth von Moltke qui conserve presque intégralement le plan de son prédécesseur).

Le plan Schlieffen mise avant tout sur la lenteur de la mobilisation russe sur le front Est. L'armée allemande doit donc d'abord battre la France pour ensuite se tourner vers l'Est et écraser la Russie. Le plan Schlieffen pose tout de même un problème de taille : pour écraser la France rapidement, il faut organiser une grande manœuvre d'encerclement qui nécessite la violation de la neutralité belge. Et la neutralité belge, faut-il le rappeler, est assurée depuis 1839 par un traité international et garanti conjointement par la France, le Royaume-Uni et la Prusse¹. Qu'à cela ne tienne, la raison d'État prévaut sur les traités internationaux : l'Allemagne envahit donc la Belgique le 4 août au matin. Le plan prévoit que l'armée allemande atteigne ensuite la région de Maubeuge en France et écrase les troupes françaises dans la région de la Haute-Seine. Durée maximale des opérations : six semaines. Les soldats devraient être en mesure de revenir pour les vendanges !

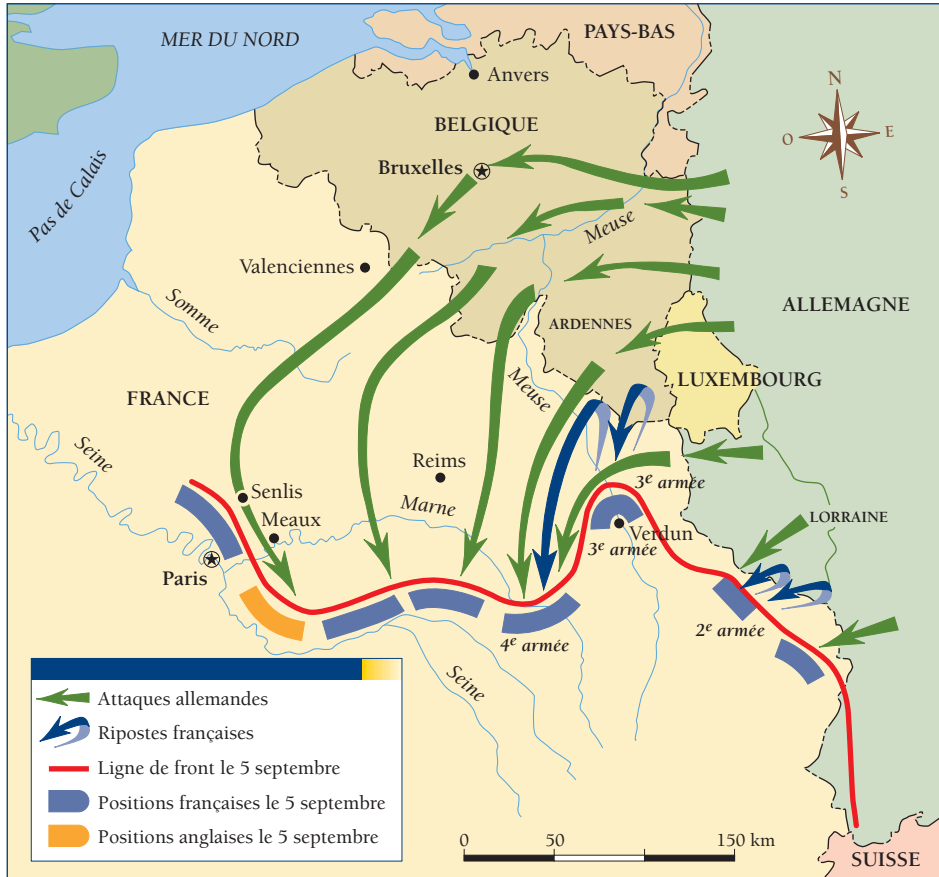
Du côté français, pas de surprise, les autorités militaires connaissent le plan Schlieffen. Cependant, elles ne croient pas à sa réussite. Le général Joffre, chef d'état-major des armées françaises depuis 1911, table au contraire sur la rapidité de la mobilisation russe. Les autorités françaises invoquent d'ailleurs à l'envi l'image du rouleau compresseur russe auquel les forces conjuguées de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne ne sauraient résister. En outre, Joffre a prévu, pour le front Ouest, concentrer ses forces en Lorraine et dans le Luxembourg belge de manière à percer rapidement les lignes ennemies.

Bref, d'un côté comme de l'autre, la stratégie est la même : l'offensive. Que ce soit « Nach Paris » ou « À Berlin », le mot d'ordre est simple et mobilisateur.

L'OFFENSIVE SUR LE FRONT OUEST

Dans un premier temps, l'avance allemande s'effectue rapidement et dans les meilleures conditions. Le 20 août 1914, les armées allemandes tiennent leurs positions devant l'offensive française en Lorraine et dans les Ardennes, et poursuivent en même temps leur manœuvre d'encerclement. Au début du mois de septembre, elles ont dépassé la Marne. L'avant-garde a même été aperçue à une vingtaine de kilomètres de Paris. L'affaire est sérieuse mais pas désespérée.

1. John Keegan, *The First World War*, Vintage Canada, 2000, p. 30.



CARTE 2.1 L'échec de la manœuvre allemande de 1914.

La bataille qui s'engage à compter du 5 septembre 1914 est décisive. On l'appelle la « bataille de la Marne ». En l'espace de quelques jours, du 5 au 11 septembre, l'armée française réussit, grâce aux forces fraîches acheminées de Paris par taxis, à stopper les Allemands puis à les repousser vers le nord.

Comment expliquer l'échec de l'offensive allemande et du plan Schlieffen (voir la carte 2.1)? Sans entrer dans les détails, retenons qu'au moment décisif l'armée allemande se trouve privée des forces nécessaires à sa grande manœuvre d'encerclement, car elle a transféré plusieurs de ses divisions vers l'est où les Russes se faisaient menaçants. Le fait est que les Russes ont mobilisé leurs troupes beaucoup plus rapidement que prévu.

L'OFFENSIVE SUR LE FRONT EST

À l'Est, la situation prend une tournure inattendue : pendant que les Serbes résistent à l'offensive des troupes austro-hongroises, dès le 21 août 1914, les Russes dirigés par le général Samsonov attaquent la Prusse orientale (voir la carte 2.2). Les Allemands n'ont d'autre choix que de réagir rapidement en prélevant sur le front occidental une partie de leurs troupes. Le 30 août, les généraux **VON HINDENBURG** et von Ludendorff arrêtent les Russes à Tannenberg. Avec près de 92 000 prisonniers, cette victoire allemande marque la fin de l'avancée russe. Hindenburg devient ainsi le sauveur de l'Allemagne; il obtiendra d'ailleurs en 1916 le commandement suprême des forces allemandes à la place du général Falkenhayn.



CARTE 2.2 Le front Est de 1914-1915.



PAUL VON HINDENBURG (1847-1934)

Maréchal des armées allemandes et homme politique, von Hindenburg a participé à la guerre franco-prussienne de 1870. En 1914, il devient chef des armées allemandes sur le front Est et met un terme à l'avance des troupes russes lors de la bataille de Tannenberg. En août 1916, il est nommé chef du Grand État-Major général en remplacement du général Falkenhayn. En octobre 1918, devant l'insuccès des dernières offensives allemandes, il conseille au gouvernement de demander l'armistice. En 1925, il entreprend une carrière politique comme candidat présidentiel pour la droite allemande. En 1932, il est élu président contre Hitler qu'il appelle tout de même à la chancellerie en 1933.

LA FIN DES GRANDES MANŒUVRES

Que ce soit sur la Marne ou à Tannenberg, les combats parfois furieux qui se déroulent ne décident aucunement de l'issue des hostilités. Déjà à compter du mois d'octobre, les premières tranchées font leur apparition sur le front Est, alors que, sur le front Ouest, les armées essaient sans succès de se dérober en s'engageant dans

une course à la mer. À la fin de l'année, le front occidental se stabilise et s'étend sur environ 750 km, de la mer du Nord à la frontière suisse. Les soldats épuisés s'enterrent là aussi dans les tranchées. Désormais, les armées doivent organiser leur défense avant de reprendre la guerre de mouvement.

Après cinq mois de batailles et d'affrontements, il est clair que les grandes manœuvres ont échoué. Rappelons, pour conclure cette première phase de la guerre, qu'à compter du mois de novembre la Turquie entre en guerre du côté des puissances centrales. Quant à la Serbie, elle va résister désespérément aux attaques de l'armée austro-hongoise et tenir bon jusqu'à l'automne 1915.

1915 : LES INITIATIVES MALHEUREUSES

La guerre sera longue, les états-majors en sont maintenant conscients. À compter de 1915, les gouvernements des pays belligérants ont compris qu'ils doivent mobiliser non seulement les hommes, mais toutes les forces vives de la nation. Dès lors, la guerre change de nature. C'est l'avènement de la guerre totale. Les moyens de la guerre sont à la fois économiques, politiques, diplomatiques et psychologiques.

LES MOYENS DE LA GUERRE

Les premières mesures économiques visent à augmenter de manière importante la production industrielle de guerre. Tous les gouvernements rappellent du front les ouvriers qualifiés dont les usines ont besoin. Mais ce n'est pas tout. On demande aux femmes de s'engager dans l'effort de guerre. La main-d'œuvre féminine n'est plus confinée aux secteurs qui lui sont habituellement dévolus — textile, habillement, alimentation —, elle remplace efficacement les hommes dans l'industrie de pointe et aussi dans les métiers dits masculins : fondeur, mécanicien, conducteur possèdent désormais leur équivalent féminin. La mobilisation des femmes est particulièrement importante dans les usines de guerre. À titre d'exemple, soulignons qu'en France le pourcentage de la main-d'œuvre féminine employée dans les industries touchant à l'armement passe de 5 % avant la guerre à près de 25 % durant le conflit. La « munitionnette » remplace la midinette au palmarès des métiers féminins. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, les rapports entre les hommes et les femmes en seront bouleversés. Mais, dans l'immédiat, la main-d'œuvre féminine ne suffit pas à la tâche. Les gouvernements doivent aussi faire appel à l'immigration coloniale pour combler leurs besoins.

La mobilisation économique suppose une intervention accrue de l'État. C'est ainsi que les gouvernements encadrent non seulement la main-d'œuvre, mais également la production militaire et civile, veillant à rationner, à réquisitionner et à distribuer les matières premières et les produits manufacturés. Pour la première fois, les dirigeants des pays en guerre rompent avec la doctrine et la pratique du « laissez-faire économique » pour prendre en main et réglementer de vastes secteurs de l'économie nationale.



Une nombreuse main-d'œuvre féminine travaille à la fabrication d'obus pour le compte du Royaume-Uni à la British Munitions Company Limited dans la ville de Verdun, au Québec.



JEAN JAURÈS (1859-1914)

Historien et député, Jaurès est l'un des fondateurs du Parti socialiste unifié (SFIO). À la veille de la Première Guerre mondiale, il multiplie les interventions en faveur de la paix et engage le dialogue avec les socialistes allemands sur le recours éventuel à la grève générale pour prévenir le déclenchement d'un conflit en Europe. En juillet 1914, devant la gravité de la situation, Jaurès presse le gouvernement français de tout mettre en œuvre pour protéger la paix. Le 31 juillet 1914, quelques heures avant la mobilisation générale, Jaurès est assassiné par un jeune nationaliste, Raoul Villain.

Sur le plan politique, la classe dirigeante des pays belligérants se regroupe autour d'un seul et même principe, celui de « l'union sacrée ». Toutes les forces politiques, y compris les partis socialistes pourtant hostiles en principe à la guerre, participent aux coalitions gouvernementales qui détiennent alors des pouvoirs exceptionnels. L'opposition, lorsqu'elle subsiste, est bâillonnée. Dans ce concert unanime, les voix discordantes sont peu nombreuses. Il y a bien sûr eu **JEAN JAURÈS**, le chef de file des socialistes en France, assassiné pour avoir milité contre la guerre. Sa mort marque l'abandon par la majorité des socialistes de leurs positions pacifistes. En Russie, les bolcheviks dirigés par Lénine, qui est réfugié en Suisse, ne cessent de dénoncer la « guerre impérialiste ». En Allemagne, seul un petit nombre de militants socialistes réunis autour de Karl Liebknecht et de **ROSA LUXEMBURG** s'opposent à la guerre. Ces derniers sont d'ailleurs arrêtés et emprisonnés de 1916 jusqu'à la fin de la guerre en 1918. Il faudra attendre plusieurs mois, après les conférences de Zimmerwald et de Kienthal, pour assister à la mobilisation des opposants à la guerre qui demeureront cependant minoritaires (voir le document 2.1).

Du côté diplomatique, chacun des camps met tout en œuvre pour accroître le nombre de ses alliés. C'est ainsi que l'Italie entre en guerre du côté de la Triple-Entente après avoir signé un traité secret (avril 1915) par lequel le Royaume-Uni et la France reconnaissent ses prétentions sur les « terres irrédentes » qu'elle réclame depuis plusieurs années. La Bulgarie, quant à elle, se rallie aux empires centraux.

Les moyens psychologiques sont aussi utilisés durant le premier conflit mondial. Partout, les gouvernements imposent la censure et créent des services de propagande pour maintenir le moral des troupes et des populations à l'arrière du front. Les nouvelles diffusées par les médias sont toujours optimistes (c'est ce que l'on appelle le « bourrage de crâne ») et l'ensemble de la production littéraire et artistique — la littérature, la photographie, les affiches publicitaires, les cartes postales — devient hypernationaliste.

à venir

ROSA LUXEMBURG (1870-1919)

Née en Pologne russe, Rosa Luxemburg se rend en Allemagne pour étudier l'économie politique à l'Université de Zurich où elle soutient sa thèse de doctorat en 1897. L'année suivante elle devient citoyenne allemande et milite dans les rangs du parti socialiste allemand (SPD). Pacifiste et antimilitariste, elle est arrêtée en 1915 et emprisonnée jusqu'en novembre 1918. Dès sa sortie de prison, elle participe avec un groupe de communistes, les Spartakistes, à la révolution qui secoue Berlin. Elle est assassinée en janvier 1919 à la suite de la répression sanglante organisée par le gouvernement allemand et les milices armées d'extrême-droite.

DOCUMENT 2.1 | **Le Manifeste de Zimmerwald**

(7 octobre 1915)

TRAVAILLEURS D'EUROPE,

La guerre dure depuis plus d'un an. Des millions de corps humains gisent sur les champs de bataille; des millions d'hommes ont été mutilés pour la vie. L'Europe est devenue une demeure gigantesque où des hommes s'entretuent. Toute la science, le travail des générations passées sont voués à la destruction. La barbarie la plus sauvage célèbre son triomphe sur tout ce qui était naguère la fierté de l'Humanité.

Quelle que soit la vérité sur les responsabilités immédiates qui ont amené le déclenchement de la guerre, une chose est certaine: la guerre qui a causé ce chaos est la conséquence des rivalités impérialistes, des tentatives des classes capitalistes de chaque nation de satisfaire son appétit pour le profit en exploitant le travail de l'homme et les trésors de la nature.

Les nations économiquement arriérées ou politiquement faibles ont peur d'être soumises aux grandes puissances qui tentent, par le fer et par le sang, de changer la carte du monde en accord avec leurs intérêts. Des peuples entiers et des pays comme la Belgique, la Pologne, les États balkaniques, l'Arménie sont menacés d'être annexés soit en entier, soit en partie à l'occasion du marchandage des compensations.

À mesure que la guerre continue, les forces qui la dirigent deviennent de plus en plus apparentes. Morceau par morceau se déchire le voile qui cachait aux peuples la véri-

table signification des événements. Dans chaque pays, les Capitalistes qui forgent l'or des bénéfices de guerre avec le sang et la chair des combattants déclarent que cette guerre est une guerre de défense nationale, de défense de la démocratie et pour la libération des nationalités opprimées. ILS MENTENT.

En vérité, ils procèdent aux funérailles des libertés de leur propre peuple comme à celle de l'indépendance des autres nations. Ce sont de nouveaux fers, de nouvelles chaînes, de nouveaux fardeaux qu'ils forgent, et ce sont des travailleurs de tous les pays, aussi bien les vainqueurs que les vaincus, qui auront à les supporter. Le but annoncé au commencement de la guerre était une civilisation et une vie meilleure: la misère et la privation, le chômage et le besoin, la sous-alimentation et la maladie, tels sont les résultats. Pour des années et des années à venir, le coût de la guerre absorbera la vigueur des peuples, interdira toute réforme et empêchera tout pas dans la direction du progrès.

Le désarroi intellectuel et moral, le désastre économique, la réaction politique, tels sont les récompenses de cet horrible combat entre les nations.

Ainsi se révèle l'aspect véritable du capitalisme moderne, incompatible non seulement avec les intérêts de la masse des travailleurs ou avec le développement historique mais avec les conditions les plus élémentaires de l'existence en société.

Source: Marc Ferro, *La révolution russe de 1917*, Paris, Flammarion, 1967, p. 91-92. © Flammarion.

LA VIE DES SOLDATS DANS LES TRANCHÉES

Sur les fronts commence la guerre des tranchées, laquelle oblige les armées à user de nouveaux moyens militaires qui vont conférer à la Première Guerre mondiale son caractère particulier.

D'emblée, il nous faut souligner combien la vie des soldats en sera affectée. Les armées s'enterrent dans des tranchées reliées entre elles par de longs boyaux et défendues par des barbelés. Ces trous à rats, selon l'expression consacrée, rendent les conditions de vie des soldats abominables: la vermine, le froid, la pluie, l'extrême chaleur leur infligent des souffrances quotidiennes. Mais l'enfer des tranchées, c'est la boue². Une boue épaisse, gluante, tenace, qui s'infiltré partout et afflige les soldats de maladies de peau jusque-là inconnues. Les soldats devront vivre

2. Voir à ce sujet l'article de Stéphane Audoin-Rouzeau, « L'enfer, c'est la boue ! », dans *L'Histoire*, janvier 1988, p. 66-72.

pendant des années dans les tranchées, dont les améliorations seront tardives — comme l'installation d'abris bétonnés par l'armée allemande — et toujours précaires.

Ce n'est guère mieux lorsque les soldats doivent sortir des tranchées pour aller à l'assaut des lignes ennemies. Ils affrontent alors le feu nourri des mitrailleuses qui se révèlent l'arme défensive par excellence de la guerre de positions. Pour les soldats, la traversée du *no man's land* que constitue le territoire séparant les deux fronts (on parle souvent ici de quelques centaines de mètres, voire quelques dizaines) représente une épreuve redoutable. Tous les anciens combattants en témoignent : il n'y a rien de plus traumatisant que de se retrouver ainsi exposé au tir de l'ennemi et d'entendre le bruit mat des balles qui pénètrent le corps de ses compagnons d'armes. Tant et si bien que, lorsque les officiers leur ordonnent d'installer les échelles en vue d'une sortie des tranchées, les soldats parlent de « l'installation de l'échafaud ». Pour beaucoup d'entre eux, il y a effectivement de ça : sortir des tranchées, c'est s'exposer à une mort imminente (voir le document 2.2).

DOCUMENT 2.2

Témoignages d'anciens combattants

SUBIR L'ATTAQUE ADVERSE

« Une seule fois, cette nuit, nous avons éprouvé la même terreur panique, le même arrêt brusque du cœur : un obus venait d'éclater, tout près [...]

Depuis lors, c'est toujours la même chose. Je demeure accoté à la paroi de la tranchée, une flaqué d'eau jaune entre les jambes [...]

Nous avons perdu la notion du temps : le ciel, au-dessus de nous, demeure immuablement gris entre les deux levées d'argile ; par intervalles, une petite pluie glacée les couvre d'un ruissellement, et la flaqué jaune tremblote entre mes jambes.

Quelquefois, lorsqu'il le faut, je me lève. Cela n'arrive que rarement : même lorsqu'un obus tombe dans l'entonnoir 7 et que jaillissent, noirs sur ciel, des débris humains qu'on est forcé de reconnaître, qui sont un bras, une jambe ou une tête [...]

De plus en plus souvent, à mesure que croît notre fatigue, des images fiévreuses jaillissent avec les éclatements : sauter, tout le corps en lambeaux ; retomber sur le parapet, le dos crevé, comme Legallais ; n'avoir plus de tête, la tête arrachée d'un seul coup, comme celle de Grondin, celle de Mémasse, celle de Libron qui vient de rouler chez nous [...]

Source : Maurice Genevoix, *La mort de près*, Paris, Plon, 1972.

LE GAZ : UNE ARME TERRIFIANTE

« Partout des fuyards [...] hagards, la capote enlevée ou largement ouverte, la cravate arrachée, courant comme des

fous, allant au hasard, demandant de l'eau à grands cris, crachant du sang, quelques-uns même roulant à terre en faisant des efforts désespérés pour respirer [...] Jamais il ne m'avait été donné de voir un spectacle semblable, une telle débandade. »

Source : Colonel Mardacq, *Le drame de l'Yser. Surprise des gaz* (avril 1915), Éditions des Portiques, 1933.

CONFRONTÉ À LA MORT

« Ce que j'ai trouvé de plus terrible et de plus démoralisant pendant la guerre quand il y avait attaque et contre-attaque c'est-à-dire avance et recule la nuit monter la garde dans un trou d'obus quand il y avait une minute ou deux d'accalmie et de silence, c'était horrible à entendre les blessés des deux camps se plaindre hurler et la nuit calme l'on entend très loing et pas moyen de les soulager à moin qu'il y en ai tout près - notre role été de surveiller et d'écouter. Après ces minutes calmes recommence le grondement au loing et ça se rapproche des éclatements le crépitement des mitrailleuses qui souvent achèvent les blessés tous ces bruits étouffent les cris des mourants.

Il faut y avoir été pour comprendre ce que c'est d'entendre des plaintes de toutes sortes c'était démoralisant et c'est très long une nuit dans ces circonstances et l'on pensais demain ce sera peut être mon tour. Je ne trouve pas les paroles assez horribles pour retracer une nuit de garde sur un champ de bataille ou il y eu avance et recul dans la journée. »

Source : Camille Moyniez, 67^e Régiment d'Infanterie.

L'hécatombe qui marque les premiers mois de la guerre des tranchées oblige les chefs d'états-majors à réviser leur plan. Désormais, pour espérer atteindre les lignes ennemies et percer la défensive, il faut utiliser l'artillerie. Ce qui ne met pas fin à la boucherie. Au contraire, lors de certains affrontements, le nombre de morts est catastrophique et les blessures infligées par l'artillerie, souvent très mutilantes. Les armées utilisent les canons à tir courbe (le crapouillot français et le *minenwerfer* allemand) pour atteindre les tranchées les plus proches et les canons à longue portée et à fort calibre — la grosse Bertha — pour impressionner et démoraliser l'adversaire.

Ce ne sont pas les seules épreuves que doivent affronter les soldats durant cette guerre. En effet, en avril 1915, une nouvelle arme fait son apparition en dépit des traités internationaux interdisant son utilisation. Cela se passe sur le front Ouest, plus précisément à Ypres, en Belgique. Le 22 avril, en fin de journée, les soldats anglais qui surveillent les environs voient apparaître au ras du sol un nuage verdâtre. Poussé par un vent favorable, le nuage atteint les tranchées occupées par des Français et des Sénégalais. En l'espace de quelques secondes, les soldats sortent des tranchées, complètement indifférents à ce qui les entoure. Ils hurlent, arrachent leurs vêtements, étouffent, vomissent et paraissent terrorisés. Ils viennent de faire l'expérience des gaz mis au point par les laboratoires allemands. Il faudra quelque temps à l'armée française pour organiser sa riposte, mais elle utilisera elle aussi les gaz, comme les pays de la Triple-Entente.

Pour les soldats, la Première Guerre mondiale demeure une expérience traumatisante dont ils ressortent transformés et marqués par une souffrance commune. Pourtant, au lendemain du conflit, un certain nombre d'entre eux seront plus sensibles au sens de la victoire qu'à cette expérience partagée de la souffrance. Comme le souligne l'historien Mario Isnenghi : « Dans l'entre-deux-guerres, ce conflit autour du sens et du non-sens de la guerre ne peut survivre qu'à travers la mémoire secrète de la partie la plus politisée et la plus antagoniste des survivants³[...] ». En effet, durant les années 1920 et 1930, les associations d'anciens combattants seront les dépositaires de cette mémoire et les animateurs du débat contradictoire sur le sens de la guerre.

LES OPÉRATIONS MILITAIRES

L'année 1915 est bien celle des initiatives malheureuses pour les pays de la Triple-Entente. Ne désespérant pas de percer les lignes allemandes et de reprendre l'initiative de la guerre de mouvement, le général des armées françaises, Joffre, lance deux grandes offensives : la première au mois de mai en Artois et la seconde au mois de septembre en Champagne. Les résultats sont nuls et les Français perdent ainsi près de 400 000 combattants.

Sur le front oriental, la situation des armées russes est précaire. Au début de l'hiver, les Russes combattent avec un certain succès les Austro-Hongrois dans les Carpates. Mais les Allemands décident d'intervenir pour soutenir leurs alliés. La supériorité des moyens militaires allemands est indéniable. Les Russes sont obligés de battre en retraite de 500 kilomètres et perdent, dans les premiers mois de l'année 1915, plus de 750 000 hommes. Mais ce n'est pas tout, la Russie doit aussi combattre au sud de son territoire contre la Turquie. En effet, depuis 1908, l'Empire

3. Mario Isnenghi, *La Première Guerre mondiale*, Florence, Casterman-Guinti, 1993, p. 147.

ottoman est gouverné par ceux que l'on appelle les « Jeunes-Turcs » qui entendent redonner à l'empire sa grandeur d'antan. Nationalistes, anti-russes et pro-allemands, ils souhaitent rassembler dans l'Empire ottoman toutes les populations turques d'Asie centrale, y compris celles qui vivent sous la domination de la Russie. La guerre qui éclate en 1914 leur semble l'occasion propice pour réaliser leur rêve. Dès lors, le conflit est inévitable et la Turquie déclare officiellement la guerre à la Russie le 2 novembre 1914. À cheval sur la Russie et l'Empire ottoman s'étend un territoire chrétien, l'Arménie. Sans être hostiles à l'Empire ottoman, les Arméniens manifestent depuis la fin du XIX^e siècle leur volonté d'autonomie politique. Les revendications arméniennes vont à l'encontre de la politique expansionniste et unificatrice des Jeunes-Turcs. Prétextant le soutien d'une partie des Arméniens à la Russie, la Turquie entreprend, en mars-avril 1915, le massacre de ce peuple. Cette politique génocide qui se poursuit les mois suivants entraîne l'élimination de plus d'un million d'Arméniens, soit presque la moitié de la population arménienne ottomane.

Face aux difficultés qui assaillent leur alliée russe, la France et le Royaume-Uni décident d'intervenir. Pour faire diversion et soulager les positions russes, Britanniques et Français prévoient une démonstration navale contre la Turquie dans le détroit des Dardanelles. Le principal promoteur de cette idée, Winston Churchill, alors premier lord de l'Amirauté, espère ainsi ouvrir les Détroits turcs et créer un nouveau front d'opérations militaires. À compter de février 1915, les navires britanniques et français tentent donc d'emprunter ce long goulot de soixante kilomètres de longueur sur quatre kilomètres de largeur que constitue le détroit des Dardanelles. Mais l'opération, mal préparée et mal menée, est un échec complet. La Turquie a renforcé ce passage et miné le couloir. Qu'à cela ne tienne, les forces alliées décident alors un débarquement terrestre sur la presqu'île de Gallipoli qui longe le détroit des Dardanelles. Encore une fois, l'échec est complet. Les forces turques commandées par **MUSTAFA KEMAL** repoussent l'attaque menée par les pays de la Triple-Entente. Les pertes sont considérables puisqu'on estime que 180 000 soldats alliés sont morts à Gallipoli. En désespoir de cause, les Alliés tentent de prêter main-forte à la petite Serbie attaquée par les Austro-Hongrois et les Bulgares. Ils débarquent leurs troupes au nord de la Grèce, à Salonique. Peine perdue, la Serbie est vaincue avant l'arrivée des Alliés. Toutefois, ces derniers demeurent en position et un nouveau front se constitue ainsi au sud de l'Empire austro-hongrois.

En 1915, les puissances centrales et leurs alliés semblent partout en position de force. Les chefs d'état-major allemands projettent d'ailleurs, pour l'année suivante, d'effectuer une percée décisive sur le front Ouest (*voir la carte 2.3*).



MUSTAFA KEMAL, DIT KEMAL ATATÜRK (1881-1938)

Homme politique, Mustafa Kemal est considéré comme le père de la Turquie moderne. Durant la Première Guerre mondiale, il se distingue en tant qu'officier à la tête de l'armée qui bat les troupes franco-britanniques à Gallipoli, puis les troupes russes sur le front du Caucase. En 1920, il devient premier ministre d'une assemblée fortement nationaliste. Fondateur du Parti républicain du peuple, parti unique, il est élu premier président de la république en 1923.



CARTE 2.3 Le front Ouest de 1915 à 1918.

1916: L'ANNÉE TERRIBLE

Du point de vue diplomatique, la Triple-Entente marque des points lorsque la Roumanie déclare la guerre à l'Empire austro-hongrois au mois d'août 1916. Cette année est aussi celle de la seule bataille navale d'importance de la Première Guerre mondiale : la bataille du Jutland, opposant les flottes allemande et britannique dans la mer du Nord.

LA BATAILLE NAVALE DU JUTLAND

Les opérations maritimes ne sont pas très importantes durant la Première Guerre mondiale, si l'on exclut les opérations de guerre sous-marine menées par l'Allemagne. Cela s'explique par la réticence de l'empereur Guillaume II à risquer sa flotte dans une bataille contre le Royaume-Uni. Mais, en 1916, un nouveau commandant de la flotte de haute mer allemande, l'amiral von Scheer, convainc l'empereur d'engager le combat. Par une manœuvre de diversion, von Scheer espère surprendre le gros de la flotte britannique, sous les ordres de l'amiral Jellicoe, au large de la péninsule du Jutland. Le plan allemand échoue même si la flotte britannique subit plus de dommages que son opposant. En effet, craignant la supériorité du Royaume-Uni sur mer, le commandement allemand ordonne à ses navires

de regagner rapidement leurs ports. Après quoi la flotte allemande n'osera plus sortir pour attaquer le Royaume-Uni.

LA BATAILLE DE VERDUN

L'événement capital de l'année 1916, c'est la bataille de Verdun. Depuis le début des hostilités, le véritable chef des armées allemandes, celui qui dirige les opérations militaires, ce n'est pas Moltke mais bien le général Falkenhayn. À compter de 1915, Falkenhayn caresse l'idée de porter un coup décisif à l'armée française. Il explique alors son plan à Guillaume II : il s'agit, non pas de tenter une percée sur le front français, mais plutôt de mener une guerre d'usure qui, à terme, doit saigner à blanc l'armée française. Une fois la France vaincue, il sera possible d'écraser le Royaume-Uni en prenant le contrôle des mers avec les sous-marins allemands dont la production est en pleine expansion. Selon le général allemand, il ne faut pas choisir une cible qui permettrait d'ouvrir une brèche dans le front, mais plutôt un objectif difficile à défendre pour les armées françaises, lesquelles en viendront peu à peu à épuiser leurs dernières forces dans une guerre d'usure. C'est ainsi que Falkenhayn décide de lancer l'attaque sur Verdun. Place forte française, Verdun n'en constitue pas moins une forteresse mal défendue et surtout mal reliée à l'arrière puisqu'une seule route y mène, celle de Bar-Le-Duc-Verdun. L'importance stratégique de cette route sera telle que les Français lui donneront alors le nom de « Voie sacrée ».

La bataille commence le 21 février 1916 par une formidable préparation d'artillerie. Les Allemands ont massé devant les lignes françaises plus de 1000 pièces d'artillerie de tous calibres. Dans les premiers jours, les Allemands prennent le fort



Scène de guerre de la bataille de Verdun.



Les généraux Hindenburg et Ludendorff marchant en compagnie de l'empereur allemand, Guillaume II.

de Douaumont et le fort de Vaux. Mais, dès le 26 février, les forces françaises, placées sous le commandement du général Pétain et ravitaillées nuit et jour par une kyrielle de camions qui empruntent la « Voie sacrée », réussissent à contenir l'armée allemande. La bataille se poursuit jusqu'au mois de juillet avec la même intensité. Les pertes sont énormes : Verdun est une véritable boucherie puisqu'on dénombre pas moins de 700 000 morts, blessés et disparus, 378 000 Français et 330 000 Allemands⁴. Dès l'été 1916, les Allemands sont sur la défensive et les chefs d'état-major doivent admettre qu'ils n'ont pas atteint leurs objectifs. Discrédité, Falkenhayn perd son poste au profit de von Hindenburg. Ce qu'il faut retenir ici, c'est que, en dépit des pertes énormes enregistrées par l'armée française, Verdun constitue une victoire morale pour les « poilus », les soldats français, qui ont tenu bon dans cet enfer. Désormais, et pour longtemps, Verdun symbolise le courage et l'abnégation des soldats français de la Première Guerre mondiale.

L'année 1916 est marquée par une autre grande offensive, tout aussi inutile et meurtrière, déclenchée cette fois par les armées française et britannique : la bataille de la Somme. Après trois mois de combats acharnés, les pertes se montent à environ 400 000 morts, dont plus de la moitié du côté des Français et des Britanniques.

Inutile de préciser qu'à la fin de l'année les armées belligérantes sont épuisées. Démoralisés par de grandes batailles qui ne donnent aucun résultat, les soldats commencent à critiquer leurs chefs d'état-major et à douter de leur compétence. Par ailleurs, à l'arrière, la population montre des signes d'impatience. En effet, la guerre dure depuis plus de deux ans maintenant et impose aux civils des restrictions de plus en plus rigoureuses. Les puissances centrales ressentent cruellement les effets du blocus économique qu'exercent la France et le Royaume-Uni. Mais c'est en Russie que la situation paraît le plus tragique. Dans les grands centres urbains, la population russe mal ravitaillée est menacée de famine. À l'hiver 1917, la révolte gronde.

4. Gérard Canini, *Combattre à Verdun – Vie et souffrance quotidiennes du soldat, 1916-1917*, Nancy, PUN, 1998, p. 11.

1917: LE TOURNANT

L'année 1917 marque un tournant dans l'histoire du premier conflit mondial. C'est l'année durant laquelle espoir et lassitude affectent tour à tour les populations en guerre. Espoir d'un armistice rapide pour les soldats et la population russes lorsque le régime tsariste s'effondre en février et que les bolcheviks s'emparent du pouvoir en octobre et promettent la fin de la guerre. Espoir d'une victoire prochaine chez les Alliés à l'annonce de l'entrée en guerre des États-Unis contre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Lassitude immense des soldats et des populations qui se traduit par les mutineries du printemps 1917 sur le front Ouest et les grèves qui éclatent en France dans les usines d'armement. En 1917, soldats et civils sont à bout de souffle et le conflit s'éternise.

L'EFFONDREMENT DE LA RUSSIE

À l'hiver 1917, les ménagères russes qui cherchent à se ravitailler doivent faire la queue pendant des heures devant les magasins par une température de -20°C . Après une attente interminable, elles se font souvent répondre qu'il ne reste plus rien. Dans les villes mal ravitaillées, la disette menace et la population manifeste son exaspération. C'est ainsi que commence la révolution en Russie : l'arrière s'effondre, la population ne tient plus.

À compter du 23 février, des émeutes de la faim secouent Moscou et Petrograd. La foule réclame du pain et la paix. L'armée et la police décident alors d'intervenir : elles tirent sur la foule désarmée et font plusieurs dizaines de morts. Mais, dans la nuit du 26 au 27, tout bascule : les soldats refusent d'obéir à leurs officiers et, au matin, pactisent avec les manifestants. Ce n'est plus une révolte, c'est une révolution qui gagne rapidement l'ensemble du pays.

Le 2 mars, le tsar Nicolas II abdique, ce qui met fin à plus de trois siècles de règne des Romanoff. Un pouvoir bicéphale s'installe, formé du gouvernement provisoire et des Soviets. D'emblée, le gouvernement provisoire prétend poursuivre la guerre du côté des Alliés et respecter ainsi les engagements du régime tsariste. Le problème, c'est que le gouvernement n'est pas vraiment en mesure de tenir ses engagements puisque les soldats désertent les champs de bataille. En effet, la majorité des troupes russes est composée de paysans qui s'empressement de rentrer dans leur village où le partage des terres a commencé.

Au printemps de 1917, le gouvernement provisoire connaît des difficultés croissantes avec une opposition venant à la fois de la droite (le putsch du général Kornilov) et de la gauche (les bolcheviks qui réclament tout le pouvoir pour les Soviets). Par de nombreux remaniements ministériels, la composition du gouvernement se modifie au profit des socialistes de plus en plus nombreux à occuper des ministères. Un homme tient alors une place prépondérante et exerce une influence dominante, c'est Kerenski, le socialiste révolutionnaire responsable du ministère de la Guerre. Bien qu'il désire observer les accords signés par le régime précédent, Kerenski propose aux Alliés de négocier un plan de paix avec les puissances centrales. Ce que refusent d'emblée la France, le Royaume-Uni et l'Italie. Par ailleurs, les pays de la Triple-Entente ne se font guère d'illusions sur la capacité des Russes à lancer les offensives prévues pour 1917 sur le front oriental. En

octobre, l'arrivée au pouvoir des bolcheviks, avec à leur tête Lénine, confirme leurs craintes : les communistes sont prêts à négocier une paix séparée avec l'Allemagne.

D'ailleurs, les armées occidentales ont elles aussi subi les contrecoups de la démotivation des troupes. Au printemps 1917, des mutineries éclatent au sein de l'armée française. Les soldats épuisés refusent de monter au front. Contrairement aux désertions généralisées qui désorganisent l'armée russe, les rébellions sur le front occidental sont le fait de groupes isolés. Il ne s'agit aucunement d'un processus révolutionnaire comme en Russie, mais plutôt d'un ras-le-bol exprimé de manière parfois radicale par quelques milliers de soldats. C'est le général Pétain, le vainqueur de Verdun, qui va réussir à ramener le calme dans les troupes en augmentant le nombre de permissions accordées aux soldats mais, surtout, en mettant un terme aux grandes offensives meurtrières. Tout de même, un certain nombre de mutins — une quarantaine tout au plus — seront jugés en conseil de guerre et exécutés.

L'ENTRÉE EN GUERRE DES ÉTATS-UNIS

La défection très probable de l'alliée russe va être compensée par l'entrée en guerre des États-Unis. Jusqu'en 1917, les États-Unis demeurent théoriquement un pays neutre. Mais idéologiquement, politiquement et économiquement, les États-Unis sont plus proches des pays de la Triple-Entente — essentiellement le Royaume-Uni et la France — que des puissances conservatrices austro-allemandes. En 1916, le président américain Woodrow Wilson a été réélu en promettant de tenir les États-Unis en dehors du conflit. Mais la guerre sous-marine à outrance menée par les Allemands menace directement l'économie américaine en perturbant le très lucratif commerce que les États-Unis entretiennent avec les puissances de la Triple-Entente (voir le tableau 2.1). Mentionnons également que Washington a consenti à la France et au Royaume-Uni des prêts importants. Dans ce contexte, une défaite de la Triple-Entente serait désastreuse pour l'économie américaine. Dès lors, le gouvernement songe de plus en plus à une intervention militaire pour défendre ses intérêts. Notons toutefois que, dans ses discours, le président Wilson, pour qui l'engagement des États-Unis est vécu comme une véritable croisade, propose au peuple américain un objectif plus large et plus noble, celui d'assurer le respect de la liberté et de la démocratie dans le monde entier.

TABLEAU 2.1 Les exportations américaines vers les puissances européennes en guerre.

Année	Exportations américaines (en millions de dollars)		
	Alliés (Royaume-Uni, France, Russie)	Puissances centrales (Allemagne, Autriche-Hongrie)	Neutres
1914	825,0	169,0	188,0
1915	1992,0	12,0	330,0
1916	3214,0	1,2	280,0

Source : Yves-Henri Nouailhat, *Les États-Unis : l'avènement d'une puissance mondiale 1898-1933*, Paris, Éditions Richelieu, 1973, p. 00.



Affiche de propagande pour la conscription aux États-Unis.

Cependant, dans l'immédiat, ce qui retient davantage l'attention des médias et de l'opinion publique américaine, ce sont les opérations sous-marines allemandes. En effet, le torpillage du paquebot britannique *Lusitania*, le 7 mai 1915, qui fait 1200 victimes dont 128 américaines, provoque un émoi considérable. Mais c'est l'affaire *Zimmermann* qui lève définitivement les derniers obstacles à la participation américaine au conflit mondial. Rappelons-la brièvement : en janvier 1917, les autorités américaines prennent connaissance d'un télégramme du ministre allemand des Affaires étrangères, Zimmermann, qui cherche à convaincre le Mexique d'entrer en guerre contre les États-Unis pour récupérer les territoires perdus durant les conflits de 1848. Profondément choquée, la population américaine appuie dès lors majoritairement l'intervention de son gouvernement dans le conflit. Si les États-Unis entrent en guerre contre les puissances centrales du côté de la Triple-Entente, ils n'en conservent pas moins leur indépendance vis-à-vis de leurs alliés pour ce qui est des objectifs finaux de cette guerre. En effet, Wilson a défini dans le programme américain Quatorze Points (*voir le chapitre suivant*) qui devront servir de base à de futures négociations de paix.

Quoi qu'il en soit, la déclaration de guerre des États-Unis à l'Allemagne, le 6 avril 1917, change la donne même si, dans l'immédiat, l'armée américaine n'est pas en mesure de compenser les déboires des troupes russes. Cependant, à compter de 1918, ce sont 250 000 soldats américains qui, chaque mois, rejoignent le front occidental. Désormais, les forces de la Triple-Entente savent que le temps joue en leur faveur. Il suffit de tenir.

1918 : LA FIN DU CAUCHEMAR

L'année 1918, c'est celle de la paix rêvée, selon l'expression de Mario Isnenghi : « L'attente, le besoin, le rêve de la paix : voilà qui pourrait constituer le grand thème unificateur de la dernière année de guerre [...]. Dans le cas des soldats du tsar, le rêve est devenu réalité. Leur désir profond de mettre fin au combat a pris corps⁵. »

LA PAIX DE BREST-LITOVSK

Le 15 décembre 1917, l'armistice est signé entre les représentants bolcheviks et ceux des puissances centrales. Des pourparlers ardues s'engagent alors à Brest-Litovsk, qui aboutissent finalement à la signature d'une paix séparée, le 3 mars 1918. Le traité de Brest-Litovsk est très coûteux pour les Russes. Les Allemands imposent leurs conditions, qui sont impitoyables : la Russie abandonne 800 000 kilomètres carrés de territoire; elle perd près de 26 % de sa population, 32 % de ses ressources agricoles et 23 % de ses ressources industrielles⁶. Elle en sort exsangue au moment même où elle s'engage dans une autre bataille, la guerre civile qui perdure jusqu'en 1921 et entraîne la ruine économique du pays.

5. Mario Isnenghi, *La Première Guerre mondiale*, op. cit., p. 124.

6. Sabine Dullin, « Brest-Litovsk, le prix de la paix », dans *L'Histoire*, n° 206, janvier 1997, p. 37.

LES DERNIÈRES OFFENSIVES

Dans l'immédiat, l'armistice signé au mois de décembre 1917 avec la Russie permet aux Austro-Hongrois de déplacer leurs troupes vers le front occidental. Ludendorff ne doute plus de la victoire de l'Allemagne à condition de faire vite, c'est-à-dire d'en finir avant l'arrivée du gros des troupes américaines. Au printemps 1918, l'armée allemande aligne sur le front Ouest 192 divisions d'infanterie (une division d'infanterie comprend entre 15 000 et 25 000 soldats) face aux 171 divisions des Alliés. Son artillerie est toujours considérable, mais les chars d'assaut lui font défaut. Contrairement aux Alliés, le Grand Quartier général de l'armée allemande n'a pas cru à leur efficacité. Malgré cela, le 21 mars 1918, les troupes allemandes percent le front occidental, ce qui sépare l'une de l'autre les armées française et anglaise. Le danger est grand d'une rupture complète du front. Aussi les Français et les Britanniques finissent-ils par s'entendre pour réunir leurs deux armées sous un même commandement. C'est le général français Foch qui doit désormais coordonner l'action des troupes alliées. Au prix d'un effort considérable, les Alliés réussissent à rétablir un front défensif sur lequel s'arrête l'avance allemande.

En mai, les Allemands tentent à nouveau de percer le front. L'objectif est le Chemin des Dames, au nord de l'Aisne. Encore une fois, les armées allemandes enlèvent d'abord les positions alliées et progressent sur une distance de soixante kilomètres. Mais Ludendorff, qui dirige les opérations, manque d'effectifs, alors que les Américains se font de plus en plus nombreux. À l'été, une dernière offensive allemande échoue en Champagne et les soldats doivent battre en retraite pour éviter l'encerclement. Pour la première fois, les chars d'assaut français — les Renault conçus à plus de 3000 exemplaires — jouent un rôle important dans la victoire des Alliés. L'Allemagne a échappé au désastre, mais elle n'est plus en mesure de gagner la guerre.

Désormais, au sein de l'état-major et du gouvernement allemands, des voix se font entendre qui réclament l'amorce de négociations. Ce que les autorités allemandes espèrent, c'est le *statu quo ante bellum*, autrement dit une paix sans annexion. L'Allemagne sortirait ainsi gagnante du conflit puisqu'elle a obtenu des avantages considérables avec le traité de Brest-Litovsk. Mais les gouvernements alliés refusent de négocier sur de telles bases. Désormais convaincus que la victoire leur appartient, ils préconisent au contraire une guerre à outrance.

Du côté des puissances centrales et de leurs alliés, la situation est devenue catastrophique. Non seulement une défaite militaire est à craindre, mais en Autriche-Hongrie et en Allemagne la crise sociale et politique déstabilise les pouvoirs traditionnels. L'Empire austro-hongrois éclate sous la pression conjuguée des forces communistes qui tentent de faire la révolution sur le modèle bolchevik et des nationalistes qui réclament leur indépendance. En Allemagne, le 9 novembre, la république est proclamée à Berlin, et l'empereur s'enfuit en Hollande. Deux jours plus tard, le 11 novembre 1918, l'Allemagne capitule et signe l'armistice à Rethondes, en France. Si la politique intérieure a joué un rôle dans la défaite allemande, c'est avant tout chez les militaires qu'il faut chercher l'explication de cette capitulation. En effet, depuis le mois d'octobre, l'armée allemande craignait une rupture du front et l'envahissement du territoire par les forces alliées. C'est pour éviter un désastre total que l'Allemagne signe l'armistice et accepte ainsi sa défaite après plus de quatre années de guerre.

LE BILAN DE LA GRANDE GUERRE

TABLEAU 2.2 Bilan de la Première Guerre mondiale : les morts par pays.

Pays	Morts
Allemagne	2 millions
Autriche-Hongrie	1,5 million
Russie	1,7 million
France	1,4 million
Italie	750 000
Royaume-Uni	750 000

Au-delà de tout exercice comptable, il faut prendre la mesure de cette immense boucherie qu'est la Première Guerre mondiale si l'on veut comprendre les bouleversements qu'elle implique. Les chiffres fournis par les historiens divergent quelque peu mais, dans tous les cas, ils donnent un ordre de grandeur significatif (voir le tableau 2.2) : près de vingt millions de victimes (morts, blessés et disparus). Une pareille hécatombe n'est pas sans perturber de façon importante la démographie des pays touchés. En effet, ce sont en majorité de jeunes hommes qui meurent au combat. Le déficit démographique se fera sentir tout le long des années 1920 et 1930.

Par ailleurs, à peine les affrontements sont-ils terminés qu'un autre fléau s'abat sur les populations épuisées : la grippe espagnole. Particulièrement virulente, cette épidémie qui sévit sur tous les continents fera environ quinze millions de morts.

Sur le plan économique, l'Europe est en partie ruinée. C'est à partir de ce moment que s'amorce, selon plusieurs observateurs, le déclin de l'Europe. Le nord de la France, la Belgique et le Luxembourg sont les plus touchés par ces quatre années de guerre. En effet, des régions entières ont été dévastées et ont vu leurs infrastructures agricole et industrielle détruites. Sur le plan financier, l'endettement de l'Europe est la conséquence la plus visible et la plus immédiate de la Grande Guerre (voir le tableau 2.3). À titre d'exemple, rappelons que la France a englouti la somme de 252 milliards de francs-or dans la guerre, alors que l'Allemagne a dépensé l'équivalent de 173 milliards de francs-or⁷. À plus long terme, l'inflation et l'instabilité de la monnaie s'installent durablement, ce qui affecte les conditions de vie des classes moyennes et ouvrières. À l'inverse de ce qui se passe en Europe, les économies des pays extra-européens connaissent une période de prospérité : les États-Unis, le Canada, l'Argentine, le Japon et plusieurs autres ont accru de façon importante leurs productions industrielle et agricole.

Du point de vue géopolitique, les traités de paix qui seront signés après la guerre vont modifier en profondeur la carte de l'Europe (voir le chapitre suivant).

TABLEAU 2.3 Dettes publiques des principaux protagonistes à la fin de la Première Guerre mondiale.

Pays	Dettes publiques (en milliards de francs-or)	
	1914	1919
France	33,5	219,0
Royaume-Uni	17,6	196,6
Allemagne	6,0	169,0

Source : Serge Bernstein et Pierre Milza, *Histoire du xx^e siècle, vol. 1 : 1900-1939*, Paris, Hatier, 1987, p. 100.

7. Jean-Paul Brunet et Michel Launay, *D'une guerre mondiale à l'autre 1914-1945*, Paris, Hachette, 1993, p. 44.

Signalons notamment que la Première Guerre mondiale semble consacrer la victoire de la démocratie et la fin des empires autoritaires. Victoire fragile, comme on le verra plus loin, puisque les nouveaux régimes qui s'installent en Europe centrale et balkanique n'ont pas vraiment le soutien des masses populaires, ni des classes dirigeantes qui s'y rallient à contrecœur. Dans les pays vaincus, la démocratie apparaît trop souvent comme un régime d'importation imposé par les vainqueurs. Ses partisans sincères souffriront d'un discrédit durable avant d'être emportés par l'essor des partis ultranationalistes d'extrême droite.

CONCLUSION

La Première Guerre mondiale marque une crise de civilisation dans laquelle s'opposent deux visions contradictoires du conflit : l'une exaltant le martyre des combattants, le culte du héros guerrier et les valeurs militaires; l'autre provoquant l'essor de mouvements pacifistes qui ne cesseront de dénoncer les horreurs de la guerre, le sacrifice d'une génération entière de combattants. Pour certains historiens, la Première Guerre mondiale est d'abord l'expérience de la mort de masse, qui détruit non seulement des millions de vies humaines mais aussi un certain nombre de valeurs fondamentales et crée ainsi un terreau fertile pour de nouvelles violences, notamment celles du totalitarisme⁸.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

- AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane. *1914-1918 Les combattants des tranchées*, Paris, Armand Colin, 1986.
- BECKER, Jean-Jacques. *Les Français et la Grande Guerre*, Paris, Robert Laffont, 1980.
- LEED, Eric. *No Man's Land: Combat and Identity in World War I*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979.
- MEYER, Jean. *La vie quotidienne des soldats pendant la Grande Guerre*, Paris, Hachette, 1967.
- RENOUVIN, Pierre. *La crise européenne et la Première Guerre mondiale*, Paris, PUF, 1962.
- PRIOR, Robin et Trevor WILSON. *La Première Guerre mondiale 1914-1918*, Paris, Autrement, 2001.

8. Voir à ce sujet l'ouvrage fondamental de George Mosse, *Fallen Soldiers. Reshaping the Memory of the World Wars*, Oxford, Oxford University Press, 1990.

